

Ce livre est composé avec le caractère typographique **Luciole** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficiência visuelle et le studio typographies.fr

FAUT PAS RÊVER

De la même auteure chez À vue d'œil,
éditions en grands caractères :

Les Mafieuses

PASCALE DIETRICH

FAUT PAS RÊVER



© Éditions Liana Levi, 2021.

© À vue d'œil, 2021,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0526-4

ISSN : 2555-7548

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

DICTIONARY

« Le rêve seul laisse à l'homme
tous ses droits à la liberté. »

La Révolution surréaliste,
n° 1, décembre 1924

1

Les yeux gonflés, Louise regardait Carlos beurrer une biscotte avec enthousiasme. Contrairement à elle, il avait passé une nuit réparatrice. Il se mit à grignoter méticuleusement les bords de sa tartine pour la tremper dans son café. Il était d'un naturel heureux et c'est sans doute ce qui avait attiré Louise dès leur rencontre, un an auparavant, lors d'un dîner chez Jeanne et Julien. Quand il avait raconté qu'après avoir travaillé dans la finance, il avait opéré un virage à cent quatre-vingts degrés pour se

reconvertir dans le métier de sage-femme, elle avait définitivement fondu.

Il faut dire que jusque-là elle avait eu le don de tomber sur des tordus : des excessifs, des capricieux, des maniaques, des dépressifs, des buveurs, des hypocondriaques... Elle les attirait tel un aimant. Elle avait même eu une aventure avec un collectionneur de sous-bocks, le pire de tous.

Avec Carlos, tout était allé très vite, comme dans un film en accéléré. Ils avaient emménagé dans un appartement du X^e arrondissement de Paris. Cuisine américaine et vue sur cour verdoyante. Quelques mois plus tard, émerveillée de voir

qu'il buvait du thé vert et ne brisait pas de chaise en cas de contrariété, Louise avait décidé d'avoir un enfant dans les plus brefs délais. Les types sains d'esprit ne courent pas les rues, quand on en tient un, mieux vaut se l'attacher. Et puis, elle avait déjà trente-neuf ans et l'horloge biologique tournait.

Aujourd'hui, la vie s'approchait de l'idée que la jeune femme se faisait du bonheur. Carlos était en tout point conforme à la première impression qu'elle avait eue de lui : attentionné, jovial, intelligent, animé du souci permanent d'aider les autres. Il était aussi parfait qu'un homme pouvait l'être. En dehors d'un détail. Mineur, ridicule à côté

de ses qualités, mais néanmoins notable. Pénible. Fatigant. Empoisonnant ! Il parlait dans son sommeil. Cela lui avait pris aussitôt après le test de grossesse, positif. Fallait-il y voir un lien de cause à effet ?

Ses délires verbaux survenaient systématiquement au beau milieu de la nuit, vers trois ou quatre heures du matin, et suivaient à peu près toujours la même logique. D'abord des marmonnements, des grognements, puis d'étranges interjections lancées à la cantonade. Venaient ensuite des syllabes, des bouts de phrases, prémices d'un discours fiévreux qui pouvait durer de longues (très longues) minutes. Au paroxysme de la crise, il semblait

prêt à agresser quelqu'un. Il lui arrivait de se lever et d'envoyer valser des objets à travers la chambre. Le mur portait encore le stigmate de la table de chevet. Quand la tension retombait, il reposait bêtement la tête sur l'oreiller, comme si de rien n'était. Le pire, c'est que durant ses divagations, il s'exprimait exclusivement dans sa langue maternelle. En dehors de quelques mots de base, les compétences de Louise en espagnol étaient malheureusement très limitées. Désormais, elle songeait à acheter une méthode Assimil.

Se servant un verre de jus d'argousier, elle revit la scène de la nuit. Carlos assis sur le matelas, poings serrés et pupilles dilatées par la

colère. Même si elle ne comprenait pas ce qu'il disait, elle devinait qu'il n'était pas en train de faire l'apologie du vivre-ensemble.

Carlos tentait de repêcher le bout de sa biscotte noyé dans le café quand il s'aperçut qu'elle le fixait avec l'intensité d'un zoologue tombé nez à nez avec un spécimen d'une espèce en voie d'extinction.

– Qu'est-ce qu'il y a, *mi amor* ? demanda-t-il.

Louise soupira en attrapant une orange dans la corbeille de fruits. Comme d'habitude, il ne se souvenait de rien.

– J'ai encore parlé dans mon sommeil, devina-t-il.

– Tu m’as fait passer une nuit abominable. Je ne comprends pas ce qui peut te passer par la tête pour que tu te mettes dans des états pareils.

– Je suis désolé...

– T’es flippant, maugréa-t-elle.

Le manque de sommeil la mettait de mauvais poil. Dans les périodes de crise, elle en était réduite à se gaver de vitamine C et de *ginger ale* pour tenir toute la journée. Si elle n’avait pas été enceinte, elle aurait pu tomber dans la coke ou les amphétamines, comme ces cadres pressurés qui se dopent pour tenir la cadence.

Elle enfourna un quartier d’orange tout en caressant pensivement son

ventre. Si Carlos continuait à vociférer comme ça la nuit, le pauvre gosse ne serait pas pressé de sortir. Elle avait entendu dire que l'environnement sonore de la mère conditionne la vie intra-utérine à partir du cinquième mois de grossesse. Quelle idée l'enfant se ferait-il du monde extérieur si le problème de Carlos n'était pas résolu d'ici là ?

— C'est tout de même étrange que tu ne te souviennes jamais de rien, insista-t-elle. Même pas une petite réminiscence ? Moi, je me rappelle souvent mes rêves. Par exemple, cette nuit, j'ai rêvé que j'étais enfermée dans une cellule de prison et que j'achetais un Mars à une gardienne qui faisait de la